

« Il déclare avoir vu à Versailles, dans la calèche du roi Guillaume, l'ex-empereur des Français.  
« Le général Trochu a été avisé de ce fait. »

Ainsi, voilà les fables dangereuses qu'on répandait dans le peuple et qui pouvaient avoir sur les imaginations parisiennes de si terribles résultats. Ces renseignements fantaisistes étaient propagés ensuite dans les réunions publiques, où malheureusement ne se rendaient pas les chefs sages et autorisés du parti démocratique, les Schœlcher ou les Louis Blanc, mais des orateurs de rencontre, sacrifiant tout au désir de produire ce qu'on nomme au théâtre *un effet*, et pour cela ne reculant pas devant des nouvelles à sensation aussi dépourvues de vérité que celles que nous venons de citer.

Il y avait alors à Paris une quinzaine de clubs environ où l'on entrait en payant, soit cinq sous, soit dix sous. Les présidents et les assesseurs de ces clubs étaient en quelque sorte à demeure dans leur établissement. (On citait parmi ces lieux de réunion, Valentino, les Folies-Bergères, le club de la Vengeance, l'Alcazar, le Casino-Cadet, le Pré-aux-Clercs, l'Élysée-Montmartre, le club Favié (à Belleville), le club des Mille et un Jeux (rue de Lyon), de l'École-de-Médecine, du collège de France, du passage Raoul, de la Reine-Blanche, des Porcherons, de la Réunion (aux Batignolles), des Montagnards (boulevard de Strasbourg), de la Fidélité (rue de la Fidélité). Là, la lave du volcanique Paris s'écoulait, souvent brûlante et embrasée, trop souvent chargée de débris et de scories. Les phrases toutes faites et les déclamations y tenaient malheureusement plus de place que les idées nouvelles et même que les seules idées. La *blague* parisienne s'alliait à la fièvre révolutionnaire. « Je voudrais, comme les Titans, escalader le ciel pour poignarder Dieu ! s'écriait un orateur. » — Et quelque gamin, interrompant : « Faudrait un ballon ! » Pauvre et généreux peuple qui écoutait pourtant tous ces discours, qui les applaudissait, qui croyait à la victoire, à la ruine certaine de la Prusse, à tout ce qu'on lui répétait chaque soir, à tout ce qui se produisait de renseignements, de passions, de colère, dans ces lieux publics, où l'on s'entassait, où l'on allait chercher un peu de chaleur à la lumière des lampes à pétrole, et un peu de vie au contact de citoyens suspendus à quelque parole vibrante. Certes, il se dit alors dans les clubs bien des folies, bien des exagérations ridicules ; mais pourtant, sous ces phrases ronflantes de rodomonts de tribune, il y avait le vague instinct de la foule, l'âme et le désir de Paris. Pourquoi, oubliant ou dédaignant tout ce qui se débitait d'étrangetés dans les discours, le général Trochu n'écoutait-il point les applaudissements, ne saisissait-il pas l'électricité batailleuse qui se

dégageait de ces agglomérations d'hommes et de femmes ? Au fond, que voulait la foule ? De l'action, de l'action, de l'action toujours. Que signifiaient ses exagérations, ses crédulités, ses fièvres, ses colères, cet état mental tout spécial dans lequel elle se trouvait ? Cela signifiait qu'elle voulait agir et combattre, et que se dégageait de son sein, comme un éclair d'un ciel orageux, une seule pensée contenue dans un seul mot : *l'audace* !

Voilà en quoi les clubs contenaient, jusque dans son exagération et ses hyperboles, le sentiment public. « Pourquoi n'agit-on pas ? Pourquoi ne sort-on pas ? Pourquoi ne combat-on pas ? » Telle était en somme l'éternelle question de tous, question qui devenait aussitôt récrimination en passant par les clubs. Oui, il fallait agir ; la foule, instinctivement, le sentait et elle le criait assez durement à ses chefs qui demeuraient immobiles. Le général Trochu s'obstinait à longuement, à trop longuement préparer une sortie, et il semblait négliger le concours de cette garde nationale sur laquelle, disait-il cependant à la veille et au lendemain du 4 septembre, il comptait pour dégager Paris. La garde nationale cependant, refusait-elle de marcher ? Lorsqu'on la dirigeait sur l'ennemi montrait-elle quelque faiblesse ? Non, certes, et lorsque nous parlerons tout à l'heure des incidents de Créteil nous verrons qu'il y eut indiscipline peut-être, mais non lâcheté. Tout au contraire, lorsque les bataillons de MM. de Brancion et Ulric de Fonvielle furent, tour à tour, envoyés en reconnaissance, ils montrèrent dès leur début l'aplomb de vieilles troupes. Voici, sur la reconnaissance faite par M. de Brancion (dont le nom fut glorifié pour ce fait d'armes), le rapport de M. le contre-amiral Saisset, daté de Noisy, 24 novembre, six heures du soir :

« Le 72<sup>e</sup> bataillon de guerre de la garde nationale, conjointement avec le 4<sup>e</sup> bataillon des éclaireurs de la Seine, est allé aujourd'hui, à deux heures, occuper militairement le village de Bondy, sous le commandement supérieur du capitaine de frégate Massion.

« L'entrain du 72<sup>e</sup> bataillon a été tel qu'il a franchi les barricades de Bondy, refoulé l'ennemi d'arbre en arbre sur la route de Metz et le long du canal de l'Ouereq.

« Le commandant Massion a été blessé et transporté à l'ambulance du ministère de la marine.

« Le 72<sup>e</sup> bataillon compte 4 blessés, aucun tué. Le 4<sup>e</sup> bataillon des éclaireurs de la Seine, qui gardait la droite dans les tranchées qui relient le village de Bondy au cimetière, n'a pas eu de blessés.

« Quelques obus du fort de Noisy, envoyés sur le pont de la Poudrette et sur les maisons bordant la lisière du bois, ont réussi à faire mettre le pavillon d'ambulance à l'ennemi sur la quatrième maison de droite du littoral du bois.

« Un grand mouvement a précipité cet incident, et la retraite à découvert faite par l'ennemi l'a montré très-nombreux.

« A quatre heures, le 72<sup>e</sup> bataillon de guerre, commandant de Brancion, s'est replié avec le plus grand sang-froid, et a ainsi bien inauguré son entrée en campagne. »

Les troupes allemandes formaient autour de Paris un cercle immense d'investissement. A voir leurs lignes investir étroitement, sur un si vaste espace, une ville si considérable, on ne peut s'empêcher d'éprouver un sentiment à la fois étonné et attristé. Il fallait une audace singulière aux Allemands pour se risquer à une telle entreprise, et, chose cruelle à reconnaître, cette audace, autrefois la qualité maîtresse de notre race gauloise, nous fit complètement défaut durant toute la campagne, et assura, au contraire, un grand avantage à l'ennemi. Ses écrivains militaires nous ont depuis fait connaître que nous pouvions en octobre rompre sa ligne d'investissement devant Paris. Et à cette même époque, on va voir, selon M. Julius de Wickedé, ce que nous pouvions essayer encore avec succès :

« Il n'aurait pas, dit cet écrivain, été très-difficile encore aux Français — s'ils avaient eu, sous la direction d'un commandement central, intelligent et énergique, une troupe de 4,000 à 5,000 hommes résolus, — de détruire en une seule nuit, au mois d'octobre, avant la capitulation de Metz, les tunnels mal gardés de Saverne et de Toul, ainsi que les ponts de Fontenay et de quelques autres localités bien choisies, de jeter le feu dans les paires du train de Nancy, Châlons, Reims et Nogent, puis d'exercer de toutes parts, sur les derrières de l'armée d'invasion, des ravages d'une grande étendue. Si cela fût arrivé, le général de Moltke se serait vu contraint à abandonner aussitôt son audacieuse entreprise d'investir, au cœur de la France, une place comme Paris, contenant plus de 150,000 hommes de garnison, aussi longtemps que Metz avec son armée de 160,000 hommes n'était pas tombé en son pouvoir, et que le drapeau tricolore flottait encore sur Toul, Verdun, Langres, Phalsbourg, Montmédy, Longwy, Thionville et mainte autre forteresse.

« Peut-être y eût-il eu de grandes difficultés à retirer de devant Paris les troupes engagées si avant... Mais Moltke songeait à tout ; son état-major, admirablement instruit, étudiait toutes les dispositions jusque dans leurs plus menus détails ; le roi Guillaume accompagnait tous les ordres donnés d'une signature qui imposait leur exécution ponctuelle et absolue ; on renvoyait de l'armée avec une juste rigueur tout officier qui prétendait agir à sa guise. Une télégraphie et une poste de campagne, qui faisaient leur œuvre avec une promptitude et

une exactitude incomparable, maintenaient heure par heure, pour ainsi dire, les communications de tous les corps avec le quartier général. De la sorte, les généraux placés à leur tête recevaient constamment, et en temps utile, des instructions auxquelles ils n'avaient qu'à se conformer immédiatement pour être des anneaux solides de cette gigantesque chaîne de fer que le génie du grand stratège allemand promenait sur la France, de manière à étreindre ce malheureux pays dans des cercles de plus en plus resserrés. »

Mais, à l'époque où nous sommes parvenus dans cette histoire, toute tentative du genre de celle dont parle M. de Wickedé était inutile, et il nous fallait jouer notre carte de salut sur la tentative de jonction de l'armée de Paris avec l'armée de la Loire à travers les lignes prussiennes.

Autour de Paris, les troupes allemandes occupaient, à la fin de novembre, les positions suivantes : la landwehr de la garde se tenait, en partant de Louveciennes, jusqu'à Chafou sur la ligne du chemin de fer, appuyant sa droite sur le 5<sup>e</sup> corps allemand qui tenait Bougival, la Celle-Saint-Cloud, Saint-Cloud et les hauteurs jusqu'à Sèvres et Meudon. De Meudon à Bourg-la-Reine par Clamart, Châtillon et Bagneux, était établi le 2<sup>e</sup> corps bavarois ; le 6<sup>e</sup> corps allemand occupait l'Hay, Chevilly et Choisy. A partir de la Seine jusqu'à Noisy-le-Grand, Paris était investi par les Wurtembergeois. Bouneuil, Noisy-le-Grand, Ormesson, Chennevières, Champigny, Villiers, étaient à eux. De Champs à Aunay-lès-Bondy la ligne était occupée par les Saxons, tenant Gournay, Gagny, Livry. Au Bourget, à Dugny, au Blanc-Ménil, bref, d'Aunay à Épinay-Saint-Denis, la garde prussienne était cantonnée, sa droite rejoignant le 4<sup>e</sup> corps allemand qui s'appuyait, à son tour, sur la landwehr de la garde. Ainsi, partout des troupes, et le cercle d'investissement n'avait, sur aucun point, une solution de continuité. En revanche, nous gardions l'avantage de pouvoir jeter en moins de temps sur un point donné un plus grand nombre de troupes, les renforts des Prussiens devant décrire, pour arriver, une circonférence autrement grande. Nous pouvions, de la sorte, espérer rompre la ligne ennemie, ou, pour mieux dire, leurs lignes, car ils avaient depuis septembre établi autour de Paris trois lignes d'ouvrages en quelque sorte concentriques et dont les derniers étaient justement les plus redoutables. Mais que ne fait-on pas, encore un coup, avec l'abnégation et la foi ?

Cette confiance superbe qui transporte les montagnes et accomplit les prodiges, il faut malheureusement reconnaître que le gouverneur de Paris ne la possédait pas. Dès le commencement du siège, dès avant même le désastre de Sedan, on l'avait entendu déclarer que la défense de Paris était une

*héroïque folie*. Il avait depuis maintes fois répété son mot. Dans une réunion de notables, à la veille du siège, quelqu'un lui demandant ce qu'il restait à faire en présence de ces lugubres prévisions, le général Trochu avait répondu : « Ce qu'il nous reste à faire ? De l'*humus* pour les générations futures ! » Cet esprit de sacrifice pouvait paraître avoir sa sublimité au point de vue chrétien, il était détestable au point de vue militaire. Reconnaissons d'ailleurs que, lorsque le général avait pris le gouvernement de Paris, la ville était à peine en état de résister pendant quelques jours à une attaque en règle de l'ennemi. Le général Trochu ne se cachait point pour déclarer au début que le siège de Paris était une question d'une quinzaine, et il avait fait partager cette opinion à M. H. Rochefort lui-même. A ce moment, puisqu'il avait cette conviction intime, pourquoi ne s'était-il point démis de ses fonctions entre les mains d'un chef plus confiant et plus résolu ? L'opinion publique sera toujours en droit de lui adresser cette dure question.

Cette opinion publique, le général Trochu avait cependant fini par lui obéir, et, au lendemain du 31 octobre, il avait enfin préparé une sortie qui devait avoir lieu, dans le principe, par la Seine, du côté de la presqu'île de Gennevilliers. De cette façon l'armée, opérant la trouée, se fût jetée du côté du Havre et de Rouen, et M. Trochu nous a appris dans son discours du 14 juin 1870 à l'Assemblée nationale (voir aux Documents complémentaires du présent chapitre) que, de ce côté de Paris, l'ennemi, rassuré par la ligne défensive qui s'étend d'Argenteuil à Chatou, n'avait accumulé aucune troupe sérieuse. Cette sortie par la Normandie eût, en outre, donné cet avantage qu'en cas de réussite elle empêchait l'ennemi de se ravitailler avec les ressources normandes. Mais le général Trochu affirme que la nouvelle de la victoire de Coulmiers, ainsi qu'une dépêche de Gambetta qui annonçait l'arrivée future et certaine de l'armée de la Loire dans la forêt de Fontainebleau, le 6 décembre, cette victoire et cette dépêche obligèrent Trochu à modifier son plan. N'avait-il pas écrit d'ailleurs à Gambetta : « Frappez où vous voudrez et l'on vous ouvrira. » Gambetta et l'armée de la Loire frappaient du côté de Fontainebleau. Trochu se mit en devoir de lui ouvrir de ce côté.

La fin du mois de novembre s'était passée à préparer cette sortie décisive, et il faut reconnaître que l'armée avait été mise sur un excellent pied. Paris eut confiance lorsqu'il vit défilé par la rue de Rivoli et les quais, le dimanche 27 novembre, ces longues files de caissons, de canons, de mulets chargés de bagages, et que précédaient ou suivaient des soldats à l'air résolu, fantassins, mo-

biles, soldats du génie, fusiliers marins, etc. Le lendemain, la ville trouvait affichées sur ses murailles les proclamations suivantes qui produisirent un effet admirable et dont la troisième, celle du général Ducrot, provoqua littéralement l'enthousiasme :

*Le gouvernement de la défense nationale à la population de Paris.*

CITOYENS,

L'effort que réclamaient l'honneur et le salut de la France est engagé.

Vous l'attendiez avec une patriotique impatience que vos chefs militaires avaient peine à modérer. Décidés comme vous à débusquer l'ennemi des lignes où il se retranche et à courir au-devant de vos frères des départements, ils avaient le devoir de préparer de puissants moyens d'attaque. Ils les ont réunis; maintenant, ils combattent; nos cœurs sentent avec eux. Tous, nous sommes prêts à les suivre, et, comme eux, à verser notre sang pour la délivrance de la patrie.

A cette heure suprême où ils exposent noblement leur vie, nous leur devons le concours de notre constance et de notre vertu civique. Quelle que soit la violence des émotions qui nous agitent, ayons le courage de demeurer calmes. Quiconque fomenterait le moindre trouble dans la cité trahirait la cause de ses défenseurs et servirait celle de la Prusse. De même que l'armée ne peut vaincre que par la discipline, nous ne pouvons résister que par l'union et l'ordre.

Nous comptons sur le succès, nous ne nous laisserions abattre par aucun revers.

Cherchons surtout notre force dans l'inébranlable résolution d'étouffer, comme un germe de mort honteuse, tout ferment de discorde civile. Vive la France ! Vive la République !

*Les membres du gouvernement :*

JULES FAVRE, vice-président du gouvernement;  
EMMANUEL ARAGO, JULES FERRY, GARNIER-PAGÈS, EUGÈNE PELLETAN, ERNEST PICARD, JULES SIMON.

*Les ministres :*

Général LE FLO, DORIAN, J. MAGNIN.

*Les secrétaires du gouvernement :*

ANDRÉ LAVERTUJON, F. HÉROLD, A. DRÉO, DURIER.

Paris, 28 novembre 1870.



Le général de division Renault, blessé à la bataille de Villiers, et mort le 4 décembre 1870.

CITOYENS DE PARIS,

SOLDATS DE LA GARDE NATIONALE ET DE L'ARMÉE,

La politique d'envahissement et de conquête entend achever son œuvre. Elle introduit en Europe et prétend fonder en France le droit de la force. L'Europe peut subir cet outrage en silence, mais la France veut combattre, et nos frères nous appellent au dehors pour la lutte suprême.

Après tant de sang versé, le sang va couler de nouveau. Que la responsabilité en retombe sur ceux dont la détestable ambition foule aux pieds les lois de la civilisation moderne et de la justice.

52° LIVR.

Mettant notre confiance en Dieu, marchons en avant pour la patrie.

Paris, 28 novembre 1870.

Le gouverneur de Paris,  
Général TROCHU.

*Proclamation du général Ducrot.*

SOLDATS DE LA 2<sup>e</sup> ARMÉE DE PARIS !

Le moment est venu de rompre le cercle de fer qui nous enserre depuis trop longtemps et menace de nous étouffer dans une lente et douloureuse

agonie ! A vous est dévolu l'honneur de tenter cette grande entreprise : vous vous en montrerez dignes, j'en ai la certitude.

Sans doute, nos débuts seront difficiles; nous aurons à surmonter de sérieux obstacles; il faut les envisager avec calme et résolution, sans exagération comme sans faiblesse.

La vérité, la voici : dès nos premiers pas, touchant nos avant-postes, nous trouverons d'implacables ennemis, rendus audacieux et confiants par de trop nombreux succès. Il y aura donc là à faire un vigoureux effort, mais il n'est pas au-dessus de vos forces : pour préparer votre action, la prévoyance de celui qui nous commande en chef a accumulé plus de 400 bouches à feu, dont deux tiers au moins du plus gros calibre; aucun obstacle matériel ne saurait y résister, et, pour vous élancer dans cette trouée, vous serez plus de 150,000, tous bien armés, bien équipés, abondamment pourvus de munitions, et, j'en ai l'espoir, tous animés d'une ardeur irrésistible.

Vainqueurs dans cette première période de la lutte, votre succès est assuré, car l'ennemi a envoyé sur les bords de la Loire ses plus nombreux et ses meilleurs soldats; les efforts héroïques et heureux de nos frères les y retiennent.

Courage donc et confiance ! songez que, dans cette lutte suprême, nous combattons pour notre honneur, pour notre liberté, pour le salut de notre chère et malheureuse patrie, et, si ce mobile n'est pas suffisant pour enflammer vos cœurs, pensez à vos champs dévastés, à vos familles ruinées, à vos sœurs, à vos femmes, à vos mères désolées !

Puisse cette pensée vous faire partager la soif de vengeance, la sourde rage qui m'animent, et vous inspirer le mépris du danger.

Pour moi, j'y suis bien résolu, j'en fais le serment devant vous, devant la nation tout entière : je ne rentrerai dans Paris que mort ou victorieux; vous pourrez me voir tomber, mais vous ne me verrez pas reculer. Alors, ne vous arrêtez pas, mais vengez-moi.

En avant donc ! en avant, et que Dieu nous protège !

Paris, le 23 novembre 1870.

*Le général en chef de la 2<sup>e</sup> armée de Paris,*  
DUCROT.

On s'imagine ce que ce mâle et fier langage dut faire passer d'énergie dans le cœur des soldats. Depuis, ces mots qu'on trouva sublimes alors, « mort ou victorieux, » ont été durement retournés, comme une ironie, contre le général Ducrot; mais alors ils retentirent comme un présage et un prélude de victoire. Cette proclamation, lue aux soldats, à la flamme des torches, en pleine campagne, les

rendit plus sûrs d'eux-mêmes et en quelque sorte certains de vaincre. Le général Ducrot avait retrouvé, pour écrire cette page durable (et malheureusement bientôt démentie par les faits), l'accent de furieuse énergie qui lui dictait les lettres patriotiques qu'on a pu lire dans les *Papiers des Tuileries*. Violent, intrépide, plus semblable à Murat qu'à de Moltke, sabreur acharné plutôt que tacticien, le général Ducrot avait plus que tous les autres généraux peut-être la haine profonde et tenace du Prussien. Il haïssait cette Allemagne dont il avait pu, étant commandant de place à Strasbourg, deviner les projets et détester l'insolente ambition. Peu certain de vaincre, il était au moins avide de combattre, et nous allons le voir, durant ces journées de bataille, se multiplier, s'exposer et offrir sa haute taille et son athlétique carrure aux coups de l'ennemi.

Le soir du 28 novembre, les opérations projetées commençaient par une diversion dans la presqu'île de Gennevilliers. De nombreuses batteries de mortiers, de fusées et d'artillerie, établies à proximité des points d'Argenteuil et de Bezons, jetaient par leur feu ouvert à six heures du soir, le trouble dans ces positions que l'ennemi occupait fortement. L'incendie se développait sur plusieurs points; le feu, commencé avec une grande intensité pendant une partie de la soirée, reprenait à minuit et nos troupes se logeaient dans l'île de Marante et au Pont-aux-Anglais, où elles établissaient des retranchements.

Au lever du jour, une forte reconnaissance avait été faite sur les positions de Buzenval et sur les hauteurs de Boispréau.

Du côté du sud, le général Vinoy, appuyé par une artillerie considérable, faisait un mouvement en avant contre l'Hay, Thiais et la Gare-aux-Bœufs de Choisy-le-Roi. L'affaire était vive. La garde nationale, la garde mobile et la troupe combattaient côte à côte.

Le 106<sup>e</sup> et le 116<sup>e</sup> bataillons de la garde nationale, commandants Ibos et Langlois, aidés de nos marins, prenaient possession de la Gare-aux-Bœufs, avec un entrain et une bravoure admirables et revenaient, sous le feu des forts, ramenant des prisonniers.

L'attaque contre l'Hay et Thiais avait pour but de faire croire aux Prussiens que l'objectif de l'armée française était de s'emparer de Choisy-le-Roi; de cette façon, on faisait se concentrer l'ennemi sur ce point, tandis qu'à Nogent, on pouvait passer la Marne presque sans combat ou du moins avec plus de facilité. Malheureusement l'opération, d'une audace très-heureuse, ne réussit point à cause d'une crue subite de eaux, dit la rumeur publique, mais en réalité, parce que les ponts de bateaux, qui devaient être jetés sur la Marne dans la nuit du 28

au 29 entre la presqu'île de Joinville et Nogent-sur-Marne, n'étaient pas tous prêts. Conçoit-on ce manque de précautions et était-il donc écrit que jusqu'à la fin, nos chefs supérieurs commettraient les mêmes erreurs, retomberaient fatalement dans les mêmes fautes ?

Il fallut ajourner l'attaque jusqu'au lendemain, si bien que l'ennemi eut vingt-quatre heures pour préparer sa défense avec la certitude d'être attaqué dans la presqu'île de Joinville-le-Pont, puisqu'il voyait les troupes se masser dans le champ de manœuvres de Vincennes et qu'il avait pu entendre toute la nuit les trains de chemins de fer de ceinture et le bruit de l'artillerie défilant sur les routes (1).

Le mercredi, 30 novembre, par un temps clair, sous un ciel limpide, l'action s'engagea dès le matin. Les deux premières divisions, Blanchard et Renault, passèrent les ponts et chassèrent l'ennemi jusqu'aux premières pentes de Champigny, tandis que la redoute de la Faisanderie et les batteries établies près de la boucle de la Marne, envoyaient leurs obus dans les lignes allemandes. En même temps, la division Susbielle traversait Créteil et gravissait les coteaux de Mesly et de Mont-Mesly. Ce fut à des Wurtembergeois, bientôt soutenus par des Saxons et des Prussiens, que se heurtèrent nos premières troupes. L'ennemi, plus faible en nombre d'ailleurs, à ce moment de la journée, céda bientôt. La division Susbielle avait emporté Mont-Mesly, lorsque le général wurtembergeois, arrivant avec ses troupes, appuyées par la brigade du Trossel, du 2<sup>e</sup> corps allemand, contraignit nos soldats à abandonner leur conquête. Ces colonnes allemandes, agitant avec des hurrahs leurs fusils au-dessus de leurs têtes, avaient décontenancé les mobiles de la Vendée et de l'Ain qui se replièrent alors sur Créteil sous le feu de la redoute de Gravelle, entraînant avec eux les soldats du 42<sup>e</sup>. Les mobiles avaient perdu la plupart de leurs chefs et le général Ladreit de la Charrière était tombé, à trente mètres des Prussiens, en criant : En avant ! Ancien soldat d'Afrique et d'Italie, le héros de Ponte di Magenta et de la Casa Nuova était sorti du cadre de réserve pour combattre devant Paris. On l'avait vu, à Châtillon, le 19 septembre, essayer de rétablir le combat sous les projectiles ennemis. A Mont-Mesly, il tenait son képi au bout de son sabre lorsqu'une balle lui brisa la main droite; une seconde balle allait lui fracasser la cuisse gauche et le général Ladreit de la Charrière devait mourir trois jours après en prononçant cette parole sublime :

« Si nous avons une armée qui sait mourir, la France est sauvée ! »

(1) Viollet le Duc, *Mémoire sur la défense de Paris*, p. 28.

Pour lui, il donnait l'exemple. Il mourait de la mort du brave.

Tandis que la division Susbielle abandonnait Mont-Mesly, les Allemands, attaqués à Champigny et à Villiers, supportaient difficilement le choc de nos soldats.

Les hauteurs de Villiers, de Cœuilly et de Chennevières où les Allemands, repoussés, nous attendaient, étaient cependant dures à enlever. Ces positions dominant, sur ces coteaux boisés, la plaine et les villages étagés au versant, Bry-sur-Marne et Champigny. Neuilly-sur-Marne et le village de Bry avaient été emportés par nos troupes. A Bry-sur-Marne, un combat acharné nous livrait, maison par maison, le terrain, et les zouaves, se montrant cette fois à la hauteur de leur réputation, allaient effacer le souvenir de Châtillon en luttant avec une bravoure admirable sur les coteaux et dans les vignes. En même temps, Champigny était enlevé et nous eussions pu, maîtres de la plaine, rejoindre par Cœuilly et Chennevières la division Susbielle qui formait notre droite si son mouvement de recul n'avait laissé Mont-Mesly, et avec Mont-Mesly, la route de Versailles entre les mains des Allemands.

Vers trois heures de l'après-midi, les artilleurs de la division Susbielle reprenaient position dans la plaine, les mobiles se reformaient à la lisière du bois de Vincennes, tandis que sur les coteaux de la Marne la fusillade et la canonnade, effroyablement nourries, continuaient leur œuvre. On apercevait postées, massées derrière les maisons, derrière les haies, nos troupes, le chassepot armé, tandis que nos canons, gagnant du terrain après chaque décharge, les artilleurs, poussant eux-mêmes les pièces, balayaient devant eux l'ennemi. Les mitrailleuses firent de l'ennemi un assez grand carnage. Des fumées blanches, rayées d'éclairs de flamme, sortaient de ces taillis où, furieuse, s'agitait la rouge tuerie.

Pied à pied, on emportait, on enlevait ces coteaux couverts de vignes aux pampres raccornis, et où pendaient encore quelques grappes à demi gelées que cueillaient nos soldats tout en combattant. On arrachait lambeau par lambeau à l'ennemi cette terre française rougie de sang. On gagnait du terrain de minute en minute, lorsque vers quatre heures et demie, au moment où nos bataillons arrivaient sous les murs du parc de Villiers dont les Prussiens avaient fait une redoute, lorsque les mobiles et la troupe attaquèrent en face la première maison blanche de Cœuilly, à droite de la route, sur la hauteur, et se portèrent à l'entrée de Chennevières, une fusillade tellement furieuse, écrasante, improbable, éclata sur ces crêtes comme une traînée de poudre qui s'enflamme, un feu tellement meurtrier nous accueillit, qu'il fallut laisser aux